

La langue philosophique de John Wilkins (1614-1672) : langage universel ou utopie linguistique ?

Sandrine Sorlin
Université de Montpellier 3 - Paul Valéry

L'évêque John Wilkins incarne à la fois l'apogée et le terme d'un mouvement linguistique, celui des langues universelles philosophiques qui fleurissent au XVII^e siècle. Le développement accru des voyages et la découverte de nouveaux peuples parlant des langues différentes rendent palpable la nécessité d'une langue unique. Au XVII^e siècle, la malédiction de Babel est plus que jamais ressentie comme un fléau : pour la surmonter, deux solutions, soit retrouver la langue adamique, cette *Lingua Humana* qui aurait échappé à la confusion de Babel chez certains descendants de Noé¹, soit recréer une langue universelle. Pour Francis Bacon qui fut le premier à proposer un projet de langue universelle², créer une nouvelle langue permettait non seulement de se faire comprendre de tous les hommes mais aussi de rendre compte de la "nature" telle que la science du XVII^e siècle la décrivait. La définition de ce qu'est le "langage naturel" change alors. Il ne s'agit plus de la langue parlée par Adam dans le jardin d'Eden, ni de ce qu'on attend aujourd'hui par langue "naturelle", à savoir la langue telle qu'elle nous a été transmise. Le seul langage véritablement "naturel" est un langage dit "philosophique", qui enfin refléterait parfaitement la structure de la "nature". Le langage avait en effet été conçu à un moment où la rigueur scientifique n'existait pas³. Il était par conséquent imprécis : il fallait en fabriquer un autre.

¹ Paul Cornelius, *Languages in Seventeenth and Eighteenth Century Imaginary Voyages*, Genève, Librairie Droz, 1965, p. 10. Beaucoup de ces spéculations, soutenues par des linguistes enthousiastes, étaient totalement saugrenues. La controverse était vive quant à l'identification des descendants premiers de Noé qui auraient continué à parler la langue de l'humanité même après Babel (p. 11). Le grand fantasme portait également sur les douze tribus perdues d'Israël, dont on pensait pouvoir retrouver les descendants dans le Nouveau Monde.

² C'est en 1605 dans *The Advancement of Learning* qu'il énonce son système dans lequel il y aurait autant de caractères que de "mots radicaux" représentant des choses ou des notions (voir Jonathan Cohen, "On the Project of a Universal Character", *Mind*, lxiii, 1954, p. 51). La finalité universelle d'un tel système se perçoit davantage dans *De Augmentis Scientiarum* de 1623 où il affirme que chaque pays pourra lire dans sa propre langue un livre écrit dans le caractère qu'il propose, à l'image de la langue chinoise qui est la même à l'écrit dans tout l'empire et qui est pourtant parlée différemment dans chaque province chinoise (Cornelius, *op. cit.*, 27).

³ Cornelius, *op. cit.*, p. 30. "The new language would contain neither more nor fewer words than there are things in the world and it would join words to words with the utmost precision, just as things are

La première tentative de Wilkins est à l'image de celle de ses prédécesseurs (Bacon, Comenius, Lodwick, Beck), une sorte de langue "pivot" dans laquelle peuvent être traduites toutes les langues naturelles⁴. Mais très vite, Wilkins a le projet de dépasser la langue utilitaire pour créer une langue véritablement "philosophique", comme l'indique le titre de son ouvrage, *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*, écrit en 1668 à la demande de la *Royal Society* (créée en 1660)⁵. Plus qu'un moyen de communication pour marchands et missionnaires⁶, Wilkins entend donc créer une "langue" qui serait le miroir parfait de la nature du monde qui nous entoure : la langue est dite "philosophique" parce que les mots qui la composent effectuent une description scientifique des choses qu'ils signifient. La langue de l'évêque n'est pas faite de mots tels que nous les connaissons mais de "characters" qui n'ont pas l'ambiguïté du langage naturel hérité. Ainsi son "Real Character" sera si précis et univoque qu'il n'y aura plus sur terre de guerres possibles entre les peuples qui ne se comprennent pas.

Mais nous verrons que la langue de Wilkins relève au XVII^e siècle d'un certain fantasme : les nomenclatures du concepteur se fondent sur les catégories d'Aristote alors même que la science naissante bat en brèche la conception aristotélicienne rassurante du monde, comme si sa tentative était une ultime lutte contre le changement, le fluctuant, l'instable. Nous démontrerons en effet que la langue philosophique de Wilkins incarne un désir panoptique de souveraineté, de maîtrise visuelle et linguistique du monde : elle est une utopie. Par ailleurs, cette langue artificielle qui se voulait le reflet parfait de la nature se révèle être arbitraire : elle opère des classifications du monde qui sont en fait celles de son concepteur. Or ces nomenclatures reposant sur des catégories linguistiques, on peut avancer l'idée que la lecture du monde de Wilkins est toujours déjà linguistique. Enfin, il paraît difficile de parler de "langage universel" au sujet du "Real Character" de Wilkins, tout au plus s'agit-il d'une "langue" au sens saussurien, qui s'est débarrassée de l'usage et de toute préoccupation pratique. Ce que nous montrent les descriptions linguistiques de Wilkins ainsi replacées dans leur contexte historique, c'est le danger que représente tout projet de langues philosophiques pour l'essence même du langage, dans la mesure où elles tendent à lui imposer un moule "idéologique".

connected with each other in nature".

⁴ Large, *The Artificial Language Movement*, Londres, Blackwell & Deutsch, 1985, p. 29.

⁵ John Wilkins, *An Essay Towards a Real Character and a Philosophical Language*, Londres, S. Gellibrand & J. Martin, 1668 : "Now at length present to your lordship those Papers I had drawn up concerning a Real Character and a philosophical language, which by severall Orders of the society have been required of me" (intro. p. 1).

⁶ Wilkins envisageait aussi son « real character » comme un « business tool », utile pour décrocher de nouveaux marchés dans des régions éloignées (voir Sidonie Clauss, « John Wilkins' *Essay Towards a Real Character*: Its place in the Seventeenth Century Episteme", in N. Struever éd., *Language and the History of Thought*, New York, University of Rochester Press, 1995, p. 30).

Comme son prédécesseur, George Dalgarno (le premier à donner une ébauche complète de langue philosophique dans son *Ars Signorum* de 1661⁷), Wilkins rejette toute idée de langue universelle qui serait dérivée de mots primitifs ou des radicaux de base de langues existantes. La langue envisagée par Wilkins serait un substitut à la langue adamique perdue ; elle aurait la vertu de faire connaître en s'énonçant la structure du monde: "the understanding likewise would be highly improved; and we should, by learning the *Character* and the *Names* of things, be instructed likewise in their *Natures*, the knowledge of both which ought to be conjoined."⁸ Descartes l'avait souligné dans sa lettre au père Mersenne, une langue universelle censée refléter l'ordre naturel exige au préalable une véritable catégorisation du réel afin de répertorier toutes les notions simples qui le constituent⁹. C'est à ce catalogue de toutes les choses et toutes les notions du monde que se livre Wilkins car, selon lui, les concepts étant le "miroir" de la nature (les mots représentant les concepts, ils reflètent eux aussi la nature), il n'existe qu'une seule réalité : "As men do generally agree in the same Principle of Reason, so do they likewise agree in the same *Internal notions* or *Apprehension of things*"¹⁰. Dans la plus pure tradition aristotélicienne, la langue est le reflet de l'esprit, lui-même le reflet de la nature. Contrairement à Descartes pour qui "l'œil de l'esprit" analyse les images rétiniennes, pour le philosophe grec, l'intellect était "identique" aux choses qu'il percevait¹¹. Cette catégorisation permet de plus à Wilkins de "mettre à jour" le langage naturel en fonction des nouvelles découvertes de la science.

Soucieux de s'adapter au nouvel âge, c'est pourtant vers le passé qu'il se tourne pour ses classifications scientifiques : il emprunte en effet à Aristote sa "grammaire" des genres et des espèces¹². Wilkins a recours à la logique

⁷ Cohen, *op. cit.*, p. 56.

⁸ Wilkins, *op. cit.*, chap. V, p. 21.

⁹ En 1629, en réponse à une lettre du père Mersenne qui lui faisait part d'un projet similaire à celui de Bacon, Descartes énonce sa propre idée de langue universelle qui aurait la qualité de « simplifier » ou de réduire la quantité de caractères qu'une langue de type baconien requiert – Bacon lui-même avait perdu son enthousiasme face au trop grand nombre de caractères qu'il faudrait retenir (voir Linda Mitchell, *Grammar Wars: Languages as Cultural Battlefields in Seventeenth and Eighteenth Century England*, Ashgate, Aldershot, 2001, p. 147). Pour Descartes tous les concepts mentaux étaient universaux.

¹⁰ Wilkins, *op. cit.*, p. 20.

¹¹ "In Aristotle's conception intellect is not a mirror inspected by an inner eye. It is both mirror and eye in one. The retinal image is *itself* the model for 'intellect which becomes all things', whereas in the Cartesian model, the intellect *inspects* entities modeled on retinal image" (Richard Rorty, *Philosophy and the Mirror of Nature*, Princeton, Princeton UP, 1979, p. 45).

¹² Selon Aristote, la nature est composée d'essences fondamentales qu'il définit comme "ce qui ne se dit pas d'un sujet ni n'est dans un sujet", comme ce de quoi « on ne tire aucune prédication », mais ce de quoi "tout se prédique" (Aristote, *Catégories*, Paris, Éditions du Seuil, 2002, p. 154). À partir de ces essences premières, se discernent des essences secondes que le philosophe classifie de façon

aristotélienne et aux catégories classiques, car c'est pour lui, comme pour Dalgarno, par l'observation scrupuleuse de leurs similarités et de leurs différences que l'on peut découvrir la nature des choses¹³. Pour une meilleure catégorisation du monde, l'évêque demande l'aide de trois scientifiques dans trois domaines différents : la botanique, la zoologie, et la lexicographie¹⁴. Le concepteur extrait quarante répartitions génériques telles qu'elles existent selon lui dans la nature, qu'il organise dans des tableaux ("tables"). Chaque genre se subdivise en moyenne en neuf différences, elles-mêmes se subdivisant en neuf espèces. Prenons par exemple la catégorie générique VIII (STONE) qui se subdivise, elle, en 6 "différences" dont le détail est présenté ci-dessous :

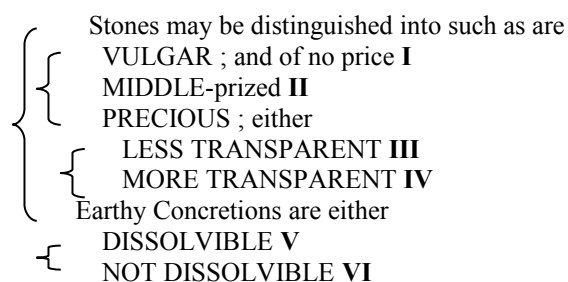


Fig. 2 : Exemple des six "différences" qui subdivisent la catégorie générique n°VIII des "STONES" (Wilkins, *An Essay, op. cit.*, p. 61)

Pour chaque différence, Wilkins détermine ensuite un maximum de neuf "espèces". Prenons par exemple la première différence, celle des "vulgar stones", elle est divisée en huit sous-catégories correspondant à autant d'espèces (free stone / brick, ragg, flint / marchasite, pibble, slate / tile, whet-stone / touch-stone, pumile / emry, sand / gravel). À chaque subdivision il fait correspondre un "caractère" et un signe phonétique (la langue de Wilkins est destinée à être à la fois écrite et parlée) : chaque catégorie dispose d'une marque propre (par exemple ⊥ pour la catégorie VII, Élément) et des lettres alphabétiques ("De" pour la même catégorie). Les neuf différences en langage parlé sont représentées par les consonnes respectives suivantes: B, D, G, P, T, C, Z, S, N ; les "espèces" par α, a, e, i, o, ♪, γ, γi, γ ♪. Si l'on prend l'exemple de la 8^e catégorie des Pierres (symbolisée par "Di"), la première différence correspondant aux pierres "vulgaires" s'écrirait donc "Dib". Parmi ces "Dib", si l'on voulait parler de l' "ardoise", il faudrait dire "Dibo" (le "o"

hiérarchique, du plus universel au plus concret. Il distingue alors le genre, l'espèce, et l'individu (ex : être animé ; homme ; Socrate), lesquelles sont dans un rapport de prédication selon une échelle graduée: "C'est toujours un terme inférieur à l'autre du point de vue concret, supérieur à l'autre du point de vue de l'universel qui se prédique de l'autre" (*ibid.*, pp. 157-8).

¹³ Slaughter, *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1982, p. 144.

¹⁴ Wilkins, *An Essay, op. cit.*, p. 7 ("Epistle to the Reader") : il s'agit de Francis Willoughby pour les animaux, de John Wray pour les plantes, et du Dr. William Lloyd pour le lexique.

correspondant à la 5^e espèce). L'entreprise de Wilkins est plus complète que celle de Dalgarno car il prévoit un dictionnaire alphabétique pour faciliter l'entrée dans ses "tables": "an alphabetical dictionary; wherein all ENGLISH WORDS According to their VARIOUS SIGNIFICATIONS are either referred to their places in the philosophical TABLES or explained by such words as are in those TABLES"¹⁵.

Ainsi, Wilkins, membre de la *Royal Society*, refuse néanmoins les méthodes de la nouvelle physique. Il reste fidèle à une lecture plus traditionnelle de la nature, n'intégrant à aucun moment les nouvelles données de la philosophie atomiste-mécaniste de Locke¹⁶. La conception aristotélicienne de la nature comme cosmos harmonieux perdait pourtant de l'influence face à la nouvelle conception selon laquelle l'univers entier était réductible à des lois mathématiques. Cette théorie amorcée par Descartes propose une vision différente de la nature : cette dernière devient une entité mesurable en termes quantitatifs et non une série de différences en termes de genres et d'espèces à décrire qualitativement. Pour Descartes, la nature est une somme de particules et d'atomes qui ne peuvent s'analyser que par un procédé de soustraction et d'addition et non par différenciation de qualités. Slaughter donne un exemple révélateur de la différence entre une lecture quantitative, atomiste, mathématique et une lecture qualitative, générique, taxinomique avec l'eau : pour Descartes, l'eau est la somme représentée par l'addition de l'hydrogène et de l'oxygène ; pour Wilkins, la nature de l'eau se définit en se différenciant de chacun des éléments qui la constituent : "the difference between these two is the difference between considering H₂O as an aggregate of hydrogen and oxygen or considering it to have a nature which is different from its individual elements"¹⁷. Pour faire l'inventaire des essences du monde, les historiens naturalistes procédaient par nomenclatures : on voit donc bien que c'est vers eux que se sont tournés les concepteurs de langue artificielle, ne prenant pas la mesure des innovations cartésiennes – ils restent attachés à une lecture plus naturaliste et non mathématique du monde.

¹⁵ Wilkins, *op. cit.*, p. 415. L'analyse linguistique de Wilkins démontre une plus grande considération des catégories grammaticales ; il distingue les "integrals" (nom, verbe, adjectif, adverbe) des « particles » (pronoms, conjonctions, prépositions, inflexions, interjections, copules). Selon Mitchell, cette analyse plus approfondie lui a valu d'être reconnu comme le père de la linguistique moderne (*Grammar Wars, op. cit.*, p. 121).

¹⁶ Salmon, *op. cit.*, pp. 122-3. Vivian Salmon concède à Wilkins certaines vues innovantes, notamment dans cette idée que toute notion qui traverse l'esprit provient toujours d'abord de la sensation: "If it seems strange – and regrettable – that a founder member of the Royal Society should seek inspiration in the past for his new scientific language, it must be remembered that his epistemological views were also to some extent innovatory. He has been called 'a precursor of Locke', since he gave prior expression to the conception (usually attributed to Locke) that 'all ideas come from sensation and reflection'".

¹⁷ Slaughter, *op. cit.*, p. 120.

En fait Wilkins reste fidèle aux classifications classiques véhiculées par la Grande Chaîne des Êtres dans laquelle chacun a sa propre place de façon certaine et immuable, alors même qu'elle perdait de son influence au XVII^e siècle. C'est en ce sens qu'on peut dire que le projet de Wilkins relève d'un fantasme de l'unité, d'un désir de cohérence immuable, au moment où commence à vaciller la conception d'un monde stable et organisé¹⁸. Il s'affiche comme une tentative de maîtrise du monde par le truchement d'une langue rendant visible, sous forme de tableaux, tous les phénomènes qui entourent les hommes. L'entreprise de Wilkins semble dès lors une "utopie" si on donne à ce terme le sens que lui attribue Jean Servier ; l'utopie serait marquée par une certaine résistance à l'inconnu, à la nouveauté et par un désir de maîtrise :

L'utopie est avant tout une volonté de retour aux structures immuables d'une cité traditionnelle dont [les hommes] se veulent les maîtres éclairés, une cité se dressant par-delà les eaux troubles du rêve comme une île au bout de l'océan, comme la Cité de l'Homme délivré de ses angoisses, au bout de la nuit.¹⁹

L'utopie de langue universelle est en quelque sorte le pendant linguistique des utopies scientifiques comme celle de Campanella décrivant une cité radieuse dont les galeries rendent comptent (visuellement) de toutes les avancées de la science ; l'ensemble des connaissances humaines sont inscrites sur les bas-reliefs des sept murs concentriques et saisissables d'un seul regard par tous les habitants. Cette science que le temple de la cité radieuse irradie, est considérée comme immuable, achevée et complète, de la même façon que Wilkins croit en une langue universelle qui décrirait la nature une fois pour toutes. Pour ces utopistes, les lois universelles de la nature avaient été décelées pour toujours ; elles pouvaient donc être exposées dans une langue idéale ou dans une cité idéale comme chez Campanella :

À l'intérieur du premier cercle sont dessinées avec les propositions qui s'y rapportent, toutes les figures mathématiques qui dépassent en nombre celles d'Euclide et d'Archimède. À l'extérieur sont peintes la carte du monde, les planches de toutes les provinces avec les us et coutumes, leurs lois et leurs lettres confrontées avec l'alphabet de la ville.

À l'intérieur du second cercle on trouve toutes les pierres précieuses et non précieuses, les minéraux, les métaux réels ou figurés, avec deux vers d'explication pour chacun. À l'extérieur ce sont toutes les sortes de lacs, de mers et de cours

¹⁸ La conception galiléenne du monde, moins rassurante pour l'homme, voyait dans la nature une organisation différente: "Galileo and his followers discovered and subsequent centuries have amply confirmed that you get much better predictions by thinking of things as masses of particles blindly bumping each other than by thinking of them – animistically, teleologically and anthropomorphically. They also discovered that you get a better handle on the universe by thinking of it as infinite, cold and comfortless than by thinking of it as finite, homey, planned and relevant to human concerns" (Richard Rorty, *Consequences of Pragmatism*, Minneapolis, U of Minneapolis P, 1982, p. 191).

¹⁹ Jean Servier, *Histoire de l'utopie*, Paris, Gallimard, 1991, p. 29 : "Aucune utopie ne nous montre une image du monde rénové" (p. 331).

d'eau, de vins, d'huiles, et d'autres liqueurs accompagnées de leur vertus, origines et qualités [...].²⁰

Les utopies, scientifiques et linguistiques, relèvent donc du même rêve, celui d'installer l'homme dans une sphère débarrassée de l'imprévisible et de l'accidentel.

Pour Slaughter, ce désir de contrôle serait une constante de l'espèce humaine : "In a final demonstration of arrogance, delusion, or desperation, have it what you will, he tried to reduce and subjugate language to that order. If he could do so, he could make creation his own. It was a dream as old as man"²¹. Cependant, c'est au XVII^e siècle que naît ce mouvement foisonnant de projets de langue censée saisir le monde entier, alors même que ce dernier échappe à toute observation certaine. Ainsi, dans cette catégorisation linguistique de la nature, ce qui est en jeu c'est bel et bien la maîtrise à la fois du monde et du langage qui le reflète. Slaughter rappelle d'ailleurs que "genus" (genre) est un terme dont l'origine le rapproche du concept de "famille", de l'ordre généalogique. Le langage qui s'appuie sur la répartition par genres de la nature, crée, d'une certaine façon, une filiation entre l'homme et le monde, comme au sein d'une véritable famille : "In that bond lie comfort, protection and reassurance. The language which was built upon the episteme was the means by which men tried to subjugate nature to the cosy, known confines of the family circle"²².

Pour Wilkins, les avantages d'un tel système résident dans le rapport isomorphe que les composants du langage entretiennent avec la réalité ; chaque mot se définit lui-même en établissant des relations avec les autres objets, rendant impossible toute erreur sur la "vraie" nature des choses :

The second Part Shall contain that which is the great foundation of the thing here designed, namely a regular *enumeration* and *description* of all those things and notions, to which marks or names ought to be assigned according to their respective natures, which may be styled the *Scientifical* Part, comprehending *Universal philosophy*. It being the proper end and notions unto such a frame, as may express their natural order, dependence and relations.²³

Il avait selon lui déposé la structure du monde dans le langage. Or, au contraire, alors même que Wilkins pense avoir atteint une vision naturelle, objective, réelle, c'est-à-dire "vraie" du monde, sa langue souffre d'arbitraire à l'origine de certaines distorsions : elle se révèle être le fruit de certains *a priori* sur le monde. Le

²⁰ Tommaso Campanella, *La Cité du soleil*, Genève, Librairie Droz, 1972, p. 7.

²¹ Slaughter, *Universal Languages and Scientific Taxonomy in the Seventeenth Century*, *op. cit.*, p. 186.

²² *Ibid.*, p. 138.

²³ Wilkins, *op. cit.*, p. 1.

concepteur croyait à un réel extralinguistique pur, en dehors de toute emprise humaine et de toute sphère culturelle, dont sa langue rendrait compte parfaitement : dans l'utopie de Wilkins, on va voir que ce sont en réalité les catégories répertoriées et reflétées dans la langue qui structurent sa lecture du monde.

Animé par cette croyance selon laquelle la nature est ontologiquement composée de genres et d'espèces, il ne peut réaliser que ces divisions ne sont pas celles de la nature, mais celles que les hommes lui ont imposées. L'idée qu'il n'existe qu'une lecture possible de la nature semble démentie par la variété des projets qui ont vu le jour. Ward, Wilkins et Dalgarno qui se connaissaient, se côtoyaient même, diffèrent dans la répartition des notions et des choses dans leurs tableaux, ce qui montre bien que l'appréhension de la nature est laissée à la discrétion de l'observateur qui est toujours déjà un interprète. Cette interprétation toute personnelle de la nature est rendue manifeste, en ce qui concerne Wilkins, dans la dénonciation que Ray fait de son "Real Character". Wilkins avait demandé l'aide du botaniste John Ray pour l'énumération de tous les genres et espèces botaniques. Mais Ray raconte comment il devait, en fait, se soumettre aux exigences de "rangement" homogène de l'auteur plutôt que fournir une répartition empirique fidèle de la nature : "In arranging the tables I was not allowed to follow the lead of nature, but was required to fit the plants to the author's own system"²⁴. Sans le savoir, Wilkins produit une certaine "réalité" là où il pensait ne faire que refléter la vraie nature des choses. Il pensait avoir transposé dans sa langue le réel (extra-linguistique). Or en réalité il a imposé ses propres nomenclatures au réel. Sa taxinomie linguistique a donc une portée ontologique qu'il ne soupçonnait pas : elle oriente la lecture du monde. Comme Ray le souligne, l'auteur de l'*Essai* a tenté de faire entrer le réel dans des catégories peu flexibles dont le nombre avait été toujours déjà déterminé :

I had to divide herbs into three squadrons or kinds as nearly as possible; I had to divide each squadron into 9 lesser kinds of "differences" as he called them, seeing to it that the plants ordered under each "difference" *did not exceed a certain fixed number*; and finally I had to join plants in pairs or otherwise couple them. How could anyone even hope that a method of this sort would be satisfactory and not transparently absurd and imperfect. I frankly say that it was [...]. (c'est nous qui soulignons)²⁵

Le botaniste indique clairement que l'ordre de la nature devait se soumettre aux nomenclatures, et la langue qui les reflète était donc elle aussi assujettie à cet ordre taxinomique. Dans son *Essay*, Wilkins indique lui-même la nécessité de soumettre le langage à son art et non l'inverse. Il évite ainsi la situation des grammairiens grecs et latins qui se sont mis à codifier la langue alors qu'étaient déjà ancrés en

²⁴ Ray à Lister (7 mai 1669), in *The Correspondence of Ray*, éd. Edwin Lankester, Londres, 1848, p. 41-2.

²⁵ *Ibid.*.

elle défauts et anomalies : "And though they were both Greek and Latin Grammarians much more ancient; yet were there none in either, till a long time after those Languages flourished: which is the true reason of all those Anomalisms in grammar; because the Art was suited to *Language* and not *Language* to the Art"²⁶.

Le choix de symboles artificiels avait pour but de se débarrasser du langage "naturel" jugé trop équivoque et de se rapprocher de la "nature" des choses. Mais sa recherche d'un arbitraire "naturel" (des symboles artificiels pour rendre compte de la nature) a produit l'effet inverse : l'arbitraire de la langue artificielle censée être le miroir parfait du monde est tel qu'il finit par l'éloigner de tout reflet de l'ordre naturel. C'est tout l'objectif d'une nouvelle langue "naturelle" qui s'écroule. Slaughter perçoit à juste titre le double arbitraire dont font preuve les projets de Wilkins et de Dalgarno : ils ont en fait construit deux langues artificielles, la première est représentée par les tableaux philosophiques qui organisent la structure de la nature, la deuxième est constituée par les mots, les caractères eux-mêmes. Si les nomenclatures se veulent le reflet du monde, l'image de la nature, la langue artificielle qui prend appui, pour se créer, sur la logique de ces classifications est donc l'image de l'image de la nature proposée par la structure taxinomique : "If the taxinomic structure / nomenclature is a linguistic image of the order of things, the artificial language is an image of that image"²⁷.

Pour se défaire du langage "naturel" et proposer une langue de la "nature", le concepteur a donc eu recours à des moyens pour le moins artificiels (les "caractères" ressemblant à des idéogrammes). Aussi le concept de "naturel" pose-t-il problème. Il semble, au premier abord, se référer à deux aspects distincts, la nature au sens de "réalité" d'une part, et la langue que nous parlons naturellement de l'autre – les langues n'étant dites "naturelles" que dans la mesure où elles ne proviennent pas d'une institution imposée, mais d'une sédimentation vécue de générations de locuteurs. Le langage "naturel" n'en est pas moins le fruit d'une culture servant de liant entre les générations. Nous pourrions dire que ces langues "naturelles" sont depuis toujours sociales, culturelles. Or, les langues inventées sont, on l'a vu, davantage le résultat d'une interprétation ou d'une lecture particulière de la nature que son reflet transparent. Les deux notions de "naturel" exposés ici ne sont donc pas aussi distinctes que nous aurions pu le penser : la nature telle qu'elle est représentée dans les langues artificielles du XVII^e siècle est elle-même aussi toujours déjà "culturelle". En voulant se rapprocher du réel, ces projets s'en éloignent paradoxalement. Finalement comme le souligne Marina Yaguello, "les langues philosophiques sont censées refléter l'ordre du monde, de la

²⁶ Wilkins, *op. cit.*, chap. V, pp. 19-20.

²⁷ Slaughter, *op. cit.*, p. 67.

nature. En fait elles ne font que représenter, souvent naïvement, l'ordre de la culture"²⁸.

S'éloigner du langage tel qu'il est naturellement parlé par les hommes, n'est-ce pas s'éloigner de la nature même du langage ? La langue philosophique de Wilkins trahit en effet non seulement la nature (c'est-à-dire le monde et sa perception au XVII^e siècle) mais aussi la nature (l'essence) du langage.

Le "caractère" philosophique de Wilkins est une version très appauvrie du langage, à tel point qu'on ne peut plus parler de "langage". Il n'est en réalité selon nous qu'une "langue" au sens saussurien du terme²⁹, c'est-à-dire une sorte d'inventaire, de catalogue de termes définis de façon décontextualisée, comme on les trouve dans un dictionnaire. Il est vrai que l'époque est propice à la recherche de nouveaux codes mathématiques et géométriques, pour décrire la nature, de Galilée à Newton, tant on croit à cette idée au XVII^e siècle que plus on s'éloigne du langage naturel, plus on peut se rapprocher de la nature : "The less verbal a discipline, the more it can be trusted to correspond to nature"³⁰. Pour Galilée, la nature est un livre écrit en langage mathématique. Ces codes, ces langues s'opposent donc au discours, à la parole³¹ qui impliquent un locuteur pour mettre en contexte des éléments de la langue. C'est justement cette mise en pratique qui fait défaut aux projets de langue universelle et philosophique. Les "tables" philosophiques de Wilkins demanderaient un effort de mémoire considérable pour se rappeler l'emplacement de chaque espèce rendant une conversation en langue wilkinsienne impraticable dans le monde de tous les jours : "Grammarians became so involved in creating artificial languages that they forgot to assess the practical aspects of how they would work in the everyday world"³².

La langue philosophique est cependant le fruit des circonstances de son temps. En effet, le développement de l'imprimerie et la croissance de l'alphabétisme qui a suivi, ont eu au moins deux conséquences dont l'impact sur la possibilité même de ces langues universelles est immense. D'une part, l'essor de l'écrit a rendu possible la mise au point des nomenclatures. Or, c'est le propre de

²⁸ Marina Yaguello, *Les Fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*. Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 146.

²⁹ Si selon Saussure, le langage est un tout « multiforme » et « hétéroclite » impossible à classer, la « langue », de nature homogène, peut se laisser répertorier sous forme de nomenclatures, telles qu'on les trouve dans les dictionnaires: « La langue [...] est un principe de classification » (Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 2005, [1916]).

³⁰ Margreta De Grazia, "The Secularization of Language in the Seventeenth Century", in Nancy Struever éd., *Language and the History of Thought*, *op. cit.*, p. 18.

³¹ Saussure oppose la "langue" à la "parole" individuelle, spontanée, toujours inédite, jamais répertoriée de façon préalable: "La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement [...]. La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence" (Saussure, *op. cit.*, p. 30).

³² Mitchell, *op. cit.*, p. 110.

l'écriture que de favoriser la "décontextualisation", la rupture avec l'environnement immédiat de la parole, comme le souligne Jack Goody : Written formulations encourage the decontextualization or generalization of norms [...]. In written codes there is a tendency to present a single "abstract" formula which overlays, and to some extent replaces, the more contextualized norms of oral societies"³³. Ces mots décontextualisés désormais répartis sur la page deviennent, et c'est la deuxième conséquence, des substances physiques, des objets visibles et statiques ; le langage peut être objectivé : "The reduction of speech to a visual form permits both objectivation and abstraction. Once speech is "translated" into writing, language or words cease to be events and become, instead, things"³⁴. Les mots deviennent ainsi des choses séparées de tout contexte ou de toute conversation vivante.

Par ailleurs, si la langue universelle devait résoudre le problème des guerres provoquées par une mauvaise compréhension linguistique, il fallait qu'elle soit claire et univoque. Elle devait se rendre aussi transparente que le monde qu'elle rendait visible en s'énonçant : les éléments d'une langue taxinomique ne devaient et ne pouvaient dès lors avoir qu'un sens fixe et arrêté, unique garantie contre ce que Descartes dénonçait comme "la corruption de l'usage" et qui préoccupait Wilkins : "That in some few hundreds of years a Language may be so changed as to be scarce intelligible; then, in a much longer tract of time it may be quite abolished, none of the most radical and substantial parts remaining : for every change is a gradual corruption"³⁵. Pour en faire une langue apte à servir les besoins d'une communication éclairée, il fallait "fixer" la langue, seule façon de la préserver contre les déformations que lui font subir le temps et les hommes. Selon les concepteurs de langue universelle, le langage naturel était trop fluctuant, trop irrégulier. Wilkins dénonce par exemple la polysémie des mots, propice aux erreurs et à l'ambiguïté ; il donne l'exemple du terme équivoque "bill" : "Bill signifies both a Weapon, a Bird's *Beak*, and a written Scroul"³⁶.

Seule une langue facile, régulière, débarrassée de toutes formes de synonymie et de polysémie, peut mettre un terme à cette dérive du sens et à la confusion. La variété des expressions qui tombent en désuétude lorsqu'elles ne sont plus à la mode ne peut que nuire à la bonne entente des hommes entre eux :

[...] like other things of fashion, they are changeable, every generation producing new ones; witness the present Age especially the late times, wherein this grand imposture of Phrases hath almost eaten solid knowledge in all professions. In respect of *synonymous* words, which make Language tedious, and are generally

³³ Jack Goody, *The Logic of Writing and the Organization of Society*, Cambridge, Cambridge UP, 1989, p. 12.

³⁴ Slaughter, *op. cit.*, p. 40.

³⁵ Wilkins, *op. cit.*, p. 1.

³⁶ *Ibid.*, p. 17.

superfluities; Since the end and use of speech is for human utility and mutual converse.³⁷

Il ne devait pas, parmi les noms reflétant les structures taxinomiques, y avoir plus d'un nom par classe ou membre (deux noms ne pouvaient définir la même classe) et à chaque nom ne correspondrait qu'une seule classe ou membre (le même nom ne pouvait servir pour plusieurs choses) : "The Chief Difficulty and Labour will be so to contrive the Enumeration of things and notions, as that they may be full and *adequate*, without any *Redundancy* or *Deficiency* as to the number of them, and *regular* as to their Place and Order"³⁸. Dans ce contexte, la métaphore ou la métonymie au XVII^e siècle ne pouvaient qu'être perçues comme en partie responsables de la dérive du langage dans "l'abus du signifié" auquel elles se livraient ; en employant un signe pour en signifier un autre, elles auraient engagé le langage sur la "voie de la décadence" : "Une fois de plus, la dérivation d'idées, abus du signifié, entraîne et nourrit la dérivation matérielle, usure et dégradation du signifiant"³⁹. Homonymes, synonymes, noms composés étaient considérés comme des "excroissances" sur le "vrai" langage, et dont il fallait donc se débarrasser. À une époque de plein essor du rationalisme, tout ce qui ne promeut pas l'exercice d'une pensée claire et précise est sacrifié. Ainsi, chez Wilkins, tout ce qui touche à l'imagination est taxé de discrédit, la science ne s'intéressant qu'à ce qu'elle voit effectivement, sous ses yeux, dans la nature : "[Wilkins] frankly confesses to making no provision at all for such creatures of the imagination as fairies, fauns, and the like on the ground that they have no existence in nature"⁴⁰.

Cette réduction taxinomique du monde au connaissable et au maîtrisable entraîne irrémédiablement, en contrepartie, une réduction du langage. Chez Wilkins, le nombre limité de catégories ne permet finalement que très peu de combinaisons : "The availability of forty genuses, nine differences, and nine species only yields a potential 3,240 unique identifications. We know that there are far more than 3,240 items of expression to identify, and far more than that number of words in the English language"⁴¹. Wilkins, conscient du problème, prévoyait quelques aménagements mais sans changer la structure assignée à la langue. Paradoxalement, ces langues censées simplifier la lecture du monde pour en donner une meilleure connaissance sont d'une grande complexité et manquent de souplesse : "The taxonomic structure through which this analysis was expressed, however, not only complicated such languages but also introduced a rigidity which

³⁷ *Ibid.*, p. 18.

³⁸ *Ibid.*, p. 20.

³⁹ Genette, *Mimologiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1976, p. 123.

⁴⁰ Jones, "Science and English Prose in the Third Quarter of the Seventeenth Century", *Publications of the Modern Language Association of America* XLV, septembre 1930, p. 1008.

⁴¹ Naomi Baron, "From Universal Language to Language Origin: The Problem of Shared Referents", *Semiotica* 57, 1985, p. 21. Wilkins, conscient du problème, prévoyait quelques aménagements mais sans changer la structure assignée à la langue.

was ultimately restricting"⁴². Cette rigidité et cette pré-existence du système de caractères une fois pour toutes empêchent toute création linguistique. Le langage ne peut se libérer des carcans taxinomiques, véritables "prisons de l'esprit"⁴³, puisqu'on lui refuse toute dynamique. Couturat et Léau les qualifiaient déjà au début de XX^e siècle de dangereuses "nomenclatures idéologiques"⁴⁴. De plus, ces répartitions sont loin d'être universelles ; elles trahissent un certain ethnocentrisme anglais ou européen : l'inventaire des pierres ou des substances rocheuses par exemple ne recevrait pas le détail fourni par Wilkins, si un Inuit devait se livrer au même découpage. Il faut se souvenir que Wilkins entendait faire de son "real character" un outil pour les affaires commerciales non dénué de tendances hégémoniques, même s'il visait à une meilleure compréhension entre dominants et dominés : "Wilkins bills his treatise as a business tool to help to improve relations between natives of these new lands and European colonists and missionaries"⁴⁵ ; un langage commun pour faire oublier, semble-t-il, l'exploitation coloniale.

Le projet de Wilkins est donc une ultime lutte contre la contingence, contre l'évolution linguistique comme scientifique. Par le truchement d'une langue philosophique, il entendait à la fois dessiner une carte du monde immuable et mettre fin à l'ambiguïté du langage. Or, l'évolution de la langue comme celle de la science sont la condition même de leur existence. C'est dans l'ambiguïté de ses termes que le langage naturel puise la source de son renouvellement. En réduisant le langage à la "langue", Wilkins finit par le tuer comme "langage". En se débarrassant des métaphores, il porte atteinte à son fonctionnement même, tel que le mettra en évidence la linguistique contemporaine⁴⁶. La conception de la langue philosophique révèle donc les présupposés épistémologiques, métaphysiques et linguistiques qui étaient ceux de Wilkins à la fin du XVII^e siècle. Même si à l'origine du projet de l'évêque se trouvent de nobles idéaux, ce projet linguistique n'annonce pas moins des langues aux ambitions hégémoniques et idéologiques plus menaçantes : on pense au *Basic English* de Ogden, ou à un des ses avatars littéraires, la Novlangue d'Orwell qui vise l'élimination de tout sens secondaire ou figuré pour servir l'idéologie du Parti de *Big Brother*. En effet, cette langue qui inspirera le *Newspeak* d'Orwell, supposée être une langue universelle, témoigne d'un certain ethnocentrisme. Le fait que l'Angleterre se conçoive comme une grande puissance impérialiste dans les années 30 explique sans doute en partie la

⁴² Large, *op. cit.*, p. 182.

⁴³ Yaguello, *op. cit.*, p. 141.

⁴⁴ Louis Couturat et Léopold Léau, *Histoire de la langue universelle*, Paris, Hachette, 1903, p. 114.

⁴⁵ Clauss, *op. cit.*, p. 34.

⁴⁶ Selon les théoriciens modernes de la métaphore comme Lakoff et Johnson, le langage a un mode de fonctionnement profondément métaphorique : "Our ordinary conceptual system, in terms of which we both think and act is fundamentally metaphorical in nature" (George Lakoff et Mark Johnson, *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press, 1980, p. 153). Avant eux, I. A. Richards avait déjà montré que la métaphore était profondément liée à notre façon de penser (voir *Interpretation in Teaching*, Londres, Routledge, 2001 [1938], p. 72-3).

légitimité de l'anglais selon le concepteur pour sa langue universelle. Le langage semble donc inévitablement associé à une forme de pouvoir, quel qu'il soit. Toute manipulation sur le langage semble toujours associée à une idéologie⁴⁷ : la langue inventée de Wilkins assure l'"assujettissement" de l'homme à sa propre lecture du monde.

⁴⁷ Selon Althusser, l'idéologie est ce qui constitue en sujet, mais il s'agit d'une subjectivité illusoire puisque l'idéologie constitue l'homme en sujet au moment où elle lui assigne une place d'où il lui est impossible de "contre-interpeller" : "L'idéologie interpelle les individus en sujets" (*Positions*, Paris, Éditions Sociales, 1976, p. 122).